

Philippe Roquier

Adresse :

**16 avenue du maréchal Foch
14150 Ouistreham
France**

Tel :

**Domicile : 02 31 97 45 13
Portable : 06 50 71 16 17**

Courriel :

philipperoquier@msn.com

Blog :

<http://www.blog55-philippe-roquier.fr>

**LE FILS
DU
BOUCHER**

I

William Travis ne cessait de regarder sa montre depuis le début de l'après-midi. Il devait patienter jusqu'à dix-sept heures avant de pouvoir quitter cette maudite agence de la "*For Your new live*", la boîte de fonds de retraite qui l'employait. Le seul profit qu'il en tirait était un salaire de cadre moyen qui le mettait à l'abri des turpitudes économiques, mais pas de l'ennui.

Il passait ses journées à rédiger des rapports et à recevoir ses clients. Les vieux sbires et les vieilles gâteuses qui le visitaient en profitaient souvent pour lui cracher au visage des insultes grasses lorsqu'ils trouvaient que leurs bénéficiaires battaient de l'aile. Il devenait rapidement un petit connard, un impuissant, un trou du cul, un emmanché, qui n'avait qu'une issue s'il voulait garder sa place minable dans sa boîte : leur cirer les pompes dans le sens du poil. Il était le larbin de leur fortune et aucun ne souffrait un dérapage dans le service.

Mais Travis avait une parade pour clouer le bec à tous les vieux. Aux femmes, il leur parlait de leur jeunesse, de leur beauté fanée, qu'il arrivait encore à déceler dans l'éclat de leur pupille. Et chacune fondait devant cet homme devenu subitement un petit chou d'amour, s'empressant de lui montrer la photo de leurs vingt ans.

Pour les hommes c'était plus simple, plus franc et plus viril aussi. Après les insultes, il sortait de son tiroir gauche un colt qu'il posait délicatement, en prenant son temps, sur le coin droit du bureau. L'effet était radical et claquait comme un coup de fouet qui marquait les vieux bonhommes jusqu'à leur prochaine visite.

Catelyn, sa femme, habitait toutes ses heures. Certains disaient que l'amour fou n'existait pas, qu'il représentait une

anomalie de la nature. D'autres l'enviaient et auraient tout bazardé aux quatre coins de la ville pour devenir cette anomalie. Travis se moquait gentiment des petits écarts de langage de ses collègues. Le plus railleur d'entre eux n'avait que la photographie de son chien d'encadrée et d'accrochée au mur qui lui faisait face, lorsqu'il travaillait. Et cet homme était marié et père de famille.

Pour William, qu'importait la nature de l'énergie lui permettant de poursuivre sa route chaque jour. Elle était totalement dirigée pour nourrir son propre bonheur avec Catelyn.

Hélas, sa vie de couple était parasitée par les parents de sa femme et Catelyn laissait faire, même si elle sentait que son mari était triste.

Elle ne voyait pas d'inconvénient à partager ce grand amour avec eux, les désignant ainsi acteurs tandis que Travis eût aimé les voir seulement de simples et lointains spectateurs.

Le pire advint lorsqu'ils prirent leur retraite et devinrent les clients de l'agence. Il se sentit prisonnier en devant rendre des comptes financiers et familiaux à tout moment à ces deux abrutis qu'il haïssait chaque jour davantage.

Cette haine culmina un soir d'orage, quand Catelyn commit l'irréparable. Ses beaux-parents s'étaient invités pour le dîner. Le père était un bavard qui passait son temps à faire des commentaires aussi vides que son esprit sur tout ce qui passait à portée de vue, journaux, télévision, gens dans la rue. Sa femme le subissait avec de moins en moins de bonheur et les colères qu'engendraient leurs disputes tutoyaient souvent la périphérie de la folie. Dans sa jeunesse, Catelyn redoutait ces colères et manifestait sa rébellion en fuyant sa maison. Maintenant elle se reposait naturellement sur William qui encaissait coup sur coup pour la protéger. Seulement ce soir-là, ce fut un coup plus bas que les autres. Sa mère prit sa fille à partie et déclencha le drame.

– Ma chérie, ton père et moi, nous nous posons une question à votre propos.

- Laquelle Maman ?
- Nous nous demandions quand allions-nous devenir grands-parents. Nous n'avons pas envie de finir comme deux vieux cons face à face en attendant la mort. Des petits enfants c'est distrayant ma foi. Qu'en penses-tu ?
- Ce que j'en pense, déclara William, c'est que vous ne devriez pas vous mêler de nos affaires, chère Madame et que si par hasard nous avions des enfants je ne vous les confierai jamais, croyez-moi.
- Quelle mouche a piqué ton mari ? Demanda-t-elle à sa fille, en ignorant son gendre.
- Ce n'est rien, Maman, laisse-le tranquille avec ça. Il n'aime pas en parler.
- Parler de quoi au juste ? Répartit la mère intriguée.
- Bah, vous n'êtes pas au courant ?
- Non Catelyn, s'inquiéta William, ne dit rien, je t'en supplie. Laisse-les dans l'ignorance ça ne les regarde pas.
- Mais ce n'est rien mon amour, c'est la vie et la vie est différente pour chacun. Et il ne faut pas avoir honte de ses différences, c'est ridicule mon amour.
- Non Catelyn, j'insiste, ne dis rien, je t'en conjure.
- Mais qu'est ce qui se passe ma fille, qu'a donc ton mari ? Il est malade ?
- Mais non, Maman. Il est juste stérile.

En entendant ce mot dans la bouche de sa femme, William se mit à trembler et sua subitement. Un pan entier de sa vie venait d'être piétiné sans pitié. Cette confidence faite à sa belle-mère lui transperça la gorge d'un trait aiguisé comme une dague. Il se leva en hurlant et sortit se réfugier sous l'orage.

William repensa à cette soirée en quittant son bureau. Il avait passé la nuit sous la pluie à interroger le ciel pour comprendre le malheur qui lui broyait l'échine et l'obligeait à

s'aplatir face aux circonstances de cette soirée maudite. Dans sa tête, c'était écrit depuis des lustres. Il ne fallait pas que la misère distillée par sa stérilité ne rencontre le désastre engendré par ses beaux-parents. Hélas Catelyn avait été une sorcière maladroite et la raison de William avait explosé cette nuit-là.

II

En sortant de son bureau, William Travis perçut au loin la rumeur d'une manifestation qui se rapprochait tandis que les flics fermaient une à une chacune des rues bourgeoises. Il voulut du coup regagner au plus vite son domicile et s'engagea dans la "Calvary Street".

Cette rue ressemblait à une décharge. Tous les locataires vivaient dehors. Il y avait un amoncellement hétéroclite d'objets ménagers de toutes sortes comme si le ventre des maisons alentours avait déglobillé ses entrailles domestiques sur le pavé. Et les habitants évoquaient plutôt des mouches maigres sur un tas d'ordures.

C'était un quartier dont la pauvreté s'étalait comme un voile gris sur la rue, les trottoirs, les objets, les immeubles et les gens.

En passant auprès d'une jeune fille assise sur une caisse sale, il tressaillit. Elle portait une robe rouge tachée et déchirée au niveau des seins et était occupée à baigner ses pieds nus dans l'eau du caniveau. Il s'arrêta auprès d'elle, sans trop savoir pourquoi et lui sourit aussitôt. Leurs regards se croisèrent et il douta. Bien qu'il n'ait que rarement mis les pieds dans le quartier, il eut l'étrange impression de la connaître. Il engagea la conversation.

- Nous nous connaissons Mademoiselle, n'est-ce pas ?
- Vous êtes Monsieur Travis ! Déclara-t-elle dans un sourire.
- Oui Mademoiselle, s'étonna-t-il en la dévisageant. Mais je ne me souviens pas de vous avoir déjà vue.
- Vous m'avez vue dans vos rêves. Vous m'avez appelée et je suis venue. Je le sais c'est tout, Monsieur Travis.

- Mes rêves ? Je ne m'en souviens que rarement Mademoiselle.
- Disons plutôt que c'est moi qui me suis manifestée dans vos rêves. J'avais besoin de vous rencontrer.
- Et que me voulez-vous au juste, Mademoiselle ?
- Je vous ferai remarquer que c'est vous qui m'avez abordée ! Mais de toute façon je vous aurai arrêté pour vous montrer ce que je dois vous montrer.
- Oh vraiment ! Et que voulez-vous me montrer ?
- Je ne peux pas vous l'expliquer, il faut le voir et y croire, c'est tout ce que je peux vous révéler.
- C'est bizarre votre affaire ! Euh dites-moi, vous vivez ici ?
- Non Monsieur Travis. En vérité je ne faisais que passer aujourd'hui, puisque je savais que vous viendriez jusqu'à moi, par ce chemin. Je l'ai ressenti jusqu'au plus profond de mon être, croyez-moi, c'est comme ça que je suis, entière.
- Ouais, ce n'est pas très clair tout ça, enfin ! Où voulez-vous aller, déjà ?
- Pas très loin d'ici. Suivez-moi et croyez-moi surtout !

Il pensa à deux choses à la fois. D'une part, que sa femme devait être rentrée à la maison, après avoir passé la journée avec ses parents. Il soupira en songeant à eux. D'autre part que cette conversation avec cette jeune inconnue lui parut habituelle, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Il se porta auprès de la jeune femme.

- Quel est votre prénom mademoiselle ?
- Fairy.
- Je ne comprends pas très bien ce qui se passe, Fairy mais je ferais un effort, je vous le promets.
- C'est gentil Monsieur Travis, mais ce n'est pas nécessaire de vous forcer à quoique ce soit, du moins pour le moment. Voilà, nous y sommes.

Il regarda autour de lui et aperçut un bar. Il accrocha la main de Fairy et l'y entraîna à l'intérieur. Il avala deux bocks de bière blonde successifs, s'absenta brièvement entre les deux aux toilettes, tandis que la jeune femme préféra du thé noir. Il paya, lui sourit et ils ressortirent aussitôt pour se retrouver devant la vitrine crasseuse d'un magasin d'électroménager du style des années 1970. Son attention fut aussitôt attirée par la présence insolite d'un écran de télévision qui trônait au milieu des aspirateurs, des friteuses et des cocottes minutes. À peine cent mètres séparaient cet endroit de celui où il avait fait la connaissance de Fairy.

– Au fait Monsieur, merci pour le thé. Il était opportunément le bien venu. Bon, je vous explique : Il vous suffit d'attendre quelques secondes et vous découvrirez votre nom qui apparaîtra sur l'écran.

Il vit, effectivement, son nom s'inscrire en lettres blanches sur l'écran noir.

Que devait-il faire ? Dans ce quartier inconnu tout comme la jeune femme qui l'accompagnait, il tombait face à face avec son nom qui scintillait sur un écran exposé en pleine ville. Il se pinça par précaution mais il ne rêvait pas. Fairy était toujours à ses côtés. Elle ne bougeait plus ni ne souriait d'ailleurs. Une lumière sombre semblait rayonner de ses yeux noirs. Il fut aussitôt subjugué et attendit. Brusquement un visage rouge traversa l'écran. Il crut reconnaître le visage de Catelyn, son épouse quand il assista en direct au massacre d'une femme par un homme armé d'un fer à repasser. Les lieux ressemblaient à la maison de ses beaux-parents. Quand le meurtrier se retourna face à la caméra qui avait filmé le meurtre, Il resta interdit tant l'homme, sur le film, lui ressemblait étrangement. Puis l'image se coupa net et son nom réapparut.

Pendant quelques secondes il demeura abasourdi. Puis il réalisa qu'il suait. Tout son corps fut la proie de

tremblements subits tandis que des vertiges lui tournaient la tête. Il s'appuya sur la vitrine, ralentit progressivement sa respiration et attendit quelques minutes. Doucement il réussit à récupérer ses forces et ses esprits. Il chercha Fairy pour lui demander une explication. Elle s'était évanouie.

Il s'inquiéta de cette absence soudaine et commença à questionner tous les badauds qu'il croisa en revenant sur les lieux de leur rencontre. Tous connaissaient un peu Fairy. Elle n'était pas du quartier, malgré ses pauvres vêtements, mais elle y apparaissait assez régulièrement, souvent pour leur donner gratuitement des médicaments.

Au loin la rumeur grandissait et déjà les premiers affrontements entre les forces de police et les manifestants avaient eu lieu. La rumeur avait maintenant des accents rageurs et sanglants.

III

En arrivant dans son quartier il avait toujours en tête les étranges événements qui venaient de se produire, mais il n'arrivait pas à se décider à y croire ou à les oublier.

Il fut surpris de découvrir deux flics qui l'attendaient devant la porte de sa maison. Catelyn devait être rentrée et la présence de ces deux hommes qui patientaient à l'extérieur ne présageait rien de bon.

- Vous êtes Monsieur William Travis ? Questionna le flic le plus grand.
- Oui, répondit-il méfiant, que se passe-t-il ?
- Pouvez-vous nous prouver votre identité ?

Il s'exécuta aussitôt en présentant ses papiers, puis questionna à son tour.

- Que se passe-t-il Messieurs ? Qu'est-il arrivé ?
- Monsieur Travis, nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer.
- Que se passe-t-il ? Dites-moi ! S'impatientait-il. Il est arrivé malheur à Catelyn ?

Les flics étaient assez confus et étrangement n'arrivèrent pas à lui dire un mot de plus. En fait, dans leur for intérieur, ils espéraient qu'il allait pouvoir cracher ce sale morceau de sa propre initiative. Et c'est ce qui se produisit.

- Ma femme est morte n'est-ce pas ?
Les deux flics acquiescèrent en hochant la tête.
- Elle a été victime d'un accident de la route. La voiture dans laquelle elle se trouvait a été percutée par un poids lourd. En fait la voiture s'est encastrée par l'arrière, juste où était assise votre femme. C'était la voiture de ses parents. Ils étaient à

l'avant et s'en sont sortis indemnes. Nous sommes profondément désolés Monsieur Travis, croyez-nous. Sachez seulement qu'elle n'a pas souffert, elle n'en a pas eu le temps. Soyez courageux Monsieur Travis. On ne peut même pas vous demander de nous accompagner pour la revoir une dernière fois. Il vaut mieux que vous gardiez en vous l'image de la jolie femme qu'elle était, parce qu'à présent, elle n'a plus rien d'humain. Soyez fort, Monsieur Travis. C'est dur à admettre, à vivre aussi, mais soyez courageux. Si vous avez besoin d'aide, faites-nous signe, nous vous enverrons quelqu'un. Ca va Monsieur Travis ? Ca va aller ?

Durant les trois jours qui suivirent, il resta enfermé des heures dans le placard où Catelyn rangeait ses vêtements. Il les empoignait, les tordait et les déchirait même dans sa rage à ne plus pouvoir supporter son absence. Il n'avait plus la capacité du moindre désir, de la plus petite décision à prendre. Il passait ses nuits, étalé sur le plancher du salon, en fixant le plafond. Il se résolut même à dormir les yeux ouverts pour ne plus oublier son visage qu'il avait tant aimé et ce corps pour lequel il avait sculpté son propre corps pour son plaisir, à elle. Rien qu'à elle, songea-t-il, en éclatant nerveusement de rire. Sa rage lui coulait par le coin des yeux.

Puis vint le jour de la cérémonie d'incinération de Catelyn. Il ne fit guère attention aux personnes qui l'entouraient. Il y avait bien sûr ses beaux-parents, devenus transparents à ses yeux, quelques collègues, quelques rares clients, surtout des femmes et les deux flics, Stephen et Bailey.

Il resta seul quelques instants devant l'urne avant qu'elle ne soit enfermée dans sa niche puis il rentra chez lui. Il n'arrivait même plus à réfléchir. La mort de sa femme avait ouvert une brèche cérébrale par où toutes ses pensées disparaissaient.

Il était à peine midi quand il arriva devant son domicile. Il s'avança face à la porte n'osant l'ouvrir. C'était un geste devenu plus difficile à faire, un geste quasiment inhumain. Lorsqu'il tendit la main vers la poignée, en tremblant, il

perçut juste derrière lui, un petit bruissement d'air qui ressemblait à une respiration.

Il prolongea son geste. La poignée tourna doucement et il ouvrit la porte en tournant la tête. Fairy était debout derrière lui, toujours dans la même robe rouge, toujours avec ce regard noir d'où semblait s'échapper cette lueur grise envoûtante.

Un long moment passa sans qu'ils échangent un mot. Il invita la jeune femme à le suivre puis il referma sa porte en la regardant fixement, pour la rouvrir brusquement. Il la referma une nouvelle fois en haussant les épaules.

- Elle ne reviendra plus Monsieur Travis, il faut vous faire à cette idée. Je vous y aiderai, je vous le promets, déclara Fairy sans autre humeur que celle qu'elle avait eue avec lui le jour de leur rencontre.
- Ce sont les flics qui vous envoient ? Demanda-t-il énervé.
- Oui et non Monsieur Travis. J'ai appris qu'ils vous avaient proposé de vous adresser une aide, mais c'est de ma propre initiative que j'ai agi. Croyez-moi.

Il ne répondit pas. Il ne sut pourquoi mais il songea aux propos des habitants du quartier où il l'avait rencontrée, la première fois, le jour de sa mort, se dit-il en pensant à Catelyn.

- Vous pensez au jour de notre rencontre, n'est-ce pas ? C'est légitime ma foi. Et vous ne pourrez pas vous empêcher de faire un lien entre moi et les événements de cette, comment dire, de cette maudite journée. N'ai-je pas raison Monsieur Travis ?

Il ne répondit toujours pas. Seulement il commençait à douter de la réalité de cette présence. Il tourna tout autour d'elle, approcha sa main pour effleurer la peau nue de son avant-bras gauche.

- Je suis vivante, Monsieur Travis. Je ne suis ni un fantôme, ni une illusion.

- Je l'admets dit-il en soupirant. Mais qui êtes-vous en réalité ? Vous apparaissez et disparaissiez à volonté, vous semblez n'avoir aucune ressource et cependant vous paraissez vous satisfaire de ce que vous possédez, si vous possédez quelque chose en vérité.
- Je suis une jeune femme discrète. Je m'efface le moment venu et revient le moment opportun. C'est tout simple. Et je pense que ce moment est arrivé et que je dois vous aider, Monsieur Travis.
- Et comment comptez-vous vous y prendre, Fairy ?
- D'abord en faisant le ménage dans votre maison, c'est-à-dire en faisant le ménage dans votre vie.
- Je ne comprends pas où vous voulez en venir.
- C'est simple Monsieur Travis, nous allons rassembler vos affaires, je veux dire toutes vos affaires dans une seule pièce qui aura été vidée. Ensuite, cette nuit, des amis emmèneront tout le reste. Vous vous souvenez du quartier où nous nous sommes rencontrés ? Et bien ce reste sera vite distribué. Et comme j'imagine que vous n'y remettrez jamais les pieds vous n'en souffrirez guère.

Travis s'était assis sur le canapé de velours bleu. Il avait posé ses coudes sur ses genoux comme pour soutenir sa tête avec les paumes ouvertes de ses mains. Il renifla, releva la tête et fixa le regard de Fairy. Elle était debout, face à lui. La jeune femme lui parut irréaliste dans la lumière du jour qui passait par la fenêtre du toit. Elle était comme pénétrée de cette lumière céleste mais son corps irradiait une lumière noire comme la nuit éternelle.

C'était tout simplement un puissant contre jour mais l'esprit affaibli de Travis s'égarait doucement dans les sentiers tortueux qui menaient jusqu'à la périphérie de la folie.

- Monsieur Travis. Ressaisissez-vous ! Je suis là pour vous aider à surmonter cette épreuve et pour vous remettre sur la bonne voie. Ne vous laissez pas troubler par les apparences et ayez foi Monsieur Travis, il vous faut croire

en moi. Je suis la seule qui puisse vous montrer le chemin que vous devez suivre. Je vous y accompagnerai tout au long. Je vous le promets.